

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L. Landry

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLÈGE JOLIETTE.

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II.) Collège Joliette, Samedi 1er Décembre 1877. (No. 6.)

HISTOIRE DE FRANCE.

LES CARLOVINGIENS.

Etude Historique.

La dynastie mérovingienne, minée depuis longtemps par des causes multiples de dissolution, venait de tomber par suite de l'impéritie et de l'incapacité de ses derniers rois ; mais la Providence, dont l'action est visible à toutes les époques de l'histoire de France, avait suscité pour relever la majesté du trône, une race nouvelle et pleine de vigueur. Doués de génie et de hautes capacités, les descendants de Pépin de Landen comprirent la grande mission qui leur était échue. Gouvernée depuis plus d'un siècle par les rois *fainéants* dont les mains débiles ne pouvait porter le sceptre, la France était restée stationnaire, mais aussitôt que les Carlovingiens eurent ceint la couronne royale, on vit une ère nouvelle s'ouvrir. D'immenses progrès s'accomplirent dans toutes les branches de l'activité humaine, les lettres, les sciences et les arts commencèrent à se dégager de la barbarie où ils avaient été replongés. Grands guerriers, ces monarques donnèrent aux Etats des Francs, par leurs conquêtes, une étendue colossale et une importance de premier ordre. Le règne de l'un de ces princes est resté à jamais célèbre par la fondation de l'empire chrétien d'Occident. Comprenant que sans l'action bienfaisante et civilisatrice de la Religion, il est impossible de gouverner une nation, les Carlovingiens s'appuyèrent sur le Saint-Siège et sur les Evêques ; l'Eglise de son côté, voyant dans l'avènement de la nouvelle dynastie une garantie d'ordre et de sécurité, la soutint de tout son pouvoir ; c'est ainsi que naquit et se constitua peu à peu cette grande union de peuples qu'on appela la chrétienté.

Avec Pépin-le-Bref s'ouvrit la période de gloire des

Carlovingiens. Héritier de la valeur de Charles Martel, ce prince s'illustra par les exploits qu'il accomplit en Italie. Astolphe, roi des Lombards, ayant menacé Rome, le pape Etienne III implora le secours du roi des Francs. Pépin rassembla à la hâte son armée, franchit les Alpes et obligea le Lombard à mettre un terme à ses empiétements. Mais à peine les Francs eurent-ils quitté l'Italie que le perfide Astolphe, parjuré à son serment, renouvela ses attaques contre Rome. Pépin, indigné de ce manque de foi, repassa aussitôt les Alpes et, semblable au lion rugissant qui s'élance sur sa proie, il fond sur les Lombards, leur enlève les provinces dont ils s'étaient emparés et en fait don au Saint-Siège. C'est ainsi que la Papauté fut dotée d'un domaine indépendant et souverain et que le Vicaire de Jésus-Christ acquit cette puissance temporelle qui fut si utile à l'accomplissement de sa divine mission.

Le roi franc eut ensuite à soutenir une longue guerre contre Vaifre, duc d'Aquitaine. Ce puissant seigneur, d'origine mérovingienne, avait attiré autour de lui tous ceux que l'avènement d'une dynastie nouvelle avait mécontentés. Les armes de Pépin l'emportèrent après une lutte sanglante et acharnée. Vaifre vaincu prit la fuite et périt sous le fer d'un assassin. L'Aquitaine fut incorporée aux Etats des Francs.

Pépin-le-Bref ne survécut pas longtemps à sa victoire. Ce prince occupe une place éminente parmi les rois de France. On vit surtout briller en lui deux qualités indispensables à un fondateur de dynastie : un courage à toute épreuve et une habileté consommée. Par ses éclatantes victoires et par la sagesse de son administration, il prépara le règne de Charlemagne qui devait porter à son apogée la gloire de la nation franque.

Charles, resté seul maître de l'empire, après la mort de son frère Carloman, entreprit de nombreuses guerres qui toutes tournèrent à l'avantage du Christianisme. Ses premières expéditions furent dirigées contre

les Saxons, peuple païen et barbare qui envahissait périodiquement les États des Francs. Fanatisés par leurs idées superstitieuses et conduits par l'illustre Witikind, les Saxons opposèrent une longue et héroïque résistance à leur redoutable ennemi. Il fallut tout le génie de Charlemagne pour réduire ces peuplades belliqueuses. La religion acheva l'œuvre commencée par les armes : Witikind, vaincu mais non encore dompté, embrassa la foi du Christ et dès lors la pacification de la Saxe s'opéra sans obstacles.

Pendant les intervalles de repos que lui laissait cette interminable guerre, Charles, après une brillante expédition en Italie, avait mis fin au royaume des Lombards, ces opiniâtres agresseurs du Saint-Siège, et avait assuré au Chef de l'Église la possession de son domaine temporel. Il avait aussi, par la conquête du comté de Barcelone, éloigné des frontières méridionales de l'empire, le voisinage dangereux des Musulmans et porté jusqu'au cœur de l'Espagne la terreur du nom français.

L'an 800, Charlemagne reçut des mains du Pape Léon III la couronne impériale, magnifique récompense que tant de glorieux exploits avaient méritée au héros franc. L'empire d'Occident était reconstitué sur une base chrétienne, l'Église avait un défenseur puissant et un protecteur dévoué.

Charlemagne qui, depuis près d'un demi-siècle remplissait le monde du bruit de son nom, mourut au mois de Janvier de l'année 814. Il est sans contredit l'un des plus grands rois dont l'histoire fasse mention. A la fois soldat intrépide et général d'un mérite supérieur, de son coup d'œil d'aigle il embrassait le champ de bataille, calculait les forces de l'ennemi et découvrait ses points faibles. Charlemagne aimait l'ordre et la justice ; il ordonna la promulgation des *Capitulaires*, code qui répondait parfaitement aux besoins de l'époque. Ce grand prince ne négligeait aucun moyen de propager la civilisation, il protégea d'une manière efficace et intelligente les arts, les lettres et les sciences : sa cour était devenue le rendez-vous de tous les hommes illustres de son temps. Il s'appliqua avec le plus grand soin à répandre l'instruction au sein des masses ignorantes et grossières et, quoiqu'il fût bien avancé en âge lorsqu'il commença à s'instruire, il étudia avec ardeur et établit une école dans son propre palais.

Le règne de Charlemagne ne doit pas seulement être considéré comme une magnifique page d'histoire, il importe également de l'étudier dans ses conséquences. Il mit un frein aux invasions des barbares qui, depuis plusieurs siècles, venaient périodiquement dévaster les riches contrées de l'Occident. L'empire fondé par Charlemagne donna naissance, dans la suite, à plusieurs États puissants qui changèrent complètement la constitution politique de l'Europe, en groupant au-

tour de trois centres principaux les nationalités diverses comprises dans cette gigantesque agglomération de peuples. La puissance temporelle des Papes fut établie sur des bases désormais solides ; l'action commune des pouvoirs ecclésiastique et séculier aurait produit dans le gouvernement de la république chrétienne des fruits admirables de paix, de prospérité et de grandeur, si les monarques, aveuglés par l'ambition, n'avaient si souvent tourné contre l'Église les armes qui leur étaient confiées pour sa défense. L'œuvre de Léon III et de Charlemagne a été détruite, mais l'histoire l'enregistre comme une des plus sublimes conceptions politiques dont puisse s'enorgueillir la sagesse humaine.

CHARLES DE LANAUDIÈRE—*Rhetorique.*

(A continuer.)

Nous publions avec le plus cordial empressement l'article ci-dessous, qui vient de nous parvenir tout palpitant d'actualité et tout imprégné des parfums les plus exquis de la poésie chrétienne. Nous offrons à notre correspondant l'hommage respectueux de notre reconnaissance et nous osons, avec tous nos lecteurs, formuler l'espoir de voir notre œuvre honorer le plus souvent possible de sa bienveillante et précieuse collaboration.

Bourbonnais Grove, Ill.

Collège St. Viator, 22 Novembre 1877.

Aujourd'hui, partout où la Croix projette son ombre, le monde musical s'éveille sous le charme d'une même émotion, se rencontre dans les joies d'une unanime pensée au pied des autels de son auguste Patronne, Ste. Cécile, pour lui faire hommage de ses inspirations, de ses chants et de ses accords. On dit que cette illustre vierge, qui eut la gloire de verser son sang pour la défense de la foi, aimait à égayer les jours sombres de son terrestre pèlerinage des charmes célestes de la musique, qu'elle se plaisait, en chantant les louanges du Très-Haut, à accompagner sa voix des doux accords du luth ou de la harpe. C'est pourquoi l'Église, amie et protectrice des beaux-arts, l'a donnée aux musiciens pour reine et modèle.

Il est beau, il est consolant pour nous, fils de l'Église catholique, dans ce siècle d'universelles accusations contre notre Mère, de la voir à ce sujet comme dans tant d'autres débats, sortir victorieuse des attaques de ses ennemis, de la contempler, assise sur le trône que lui ont élevé les beaux-arts, tenant dans ses mains les palmes de l'éloquence et de la poésie, son auguste front couronné par l'ango de l'harmonie ! Oui, c'est pour la beauté, la pompe de son culte que les cathédrales gothiques ont élancé jusque dans les nues leurs tours majestueuses, que le marbre et la toile se sont soudainement animés, que l'orgue, ce roi des instruments, a exhalé des sons plus doux que le chant de l'oiseau sous la feuillée, plus mélodieux que le bruit cristal-

lin des cascades sonores, plus puissants que les sublimes roulements de la foudre dans les airs !... C'est sur la terre autrefois si chrétienne de l'Italie, à l'ombre de la Papauté, que la musique moderne est née, qu'elle a grandi et a ensuite rempli le monde de ses échos harmonieux. C'est là que Guido d'Arezzo, dès le dixième siècle, inventa la gamme, ce clavier immortel, qui donna un si rapide élan à la science musicale. C'est là que Palestrina, à l'époque de la Renaissance, mit au jour des chefs-d'œuvre qui sont au nombre des trésors de la basilique de St. Pierre à Rome. C'est là que Mozart et Haydn vinrent se perfectionner dans cet art qui devait rendre leurs noms à jamais illustres, à jamais mémorables.

Et pouvait-il en être autrement ? Notre divine Religion s'harmonise trop bien avec les besoins et les aspirations vraies de notre nature pour qu'elle ne se plaise à enchanter nos oreilles de ses mélodies sacrées, comme elle sait aussi toucher nos cœurs des secrètes inspirations de la grâce et éclairer nos âmes des lumières d'en haut. D'ailleurs notre Foi elle-même n'est qu'harmonie : harmonie entre les trois personnes de l'adorable Trinité, harmonie dans l'union de la nature divine avec la nature humaine ; harmonie dans l'œuvre de la création où tout est disposé avec poids et mesure : harmonie des fleuves et des mers, harmonie des forêts et des bardes ailés, harmonie de la terre et des soleils de l'armée céleste, concert ineffable, éternel, qui remplit les immensités de l'univers et s'élève de monde en monde jusqu'au trône de Dieu !...

On peut donc dire avec vérité qu'il y a des doctrines plus musicales les unes que les autres, et ici, comme on le voit, la victoire appartient à la Foi catholique. Le Protestantisme, ayant rejeté le sacrifice prédit par les Prophètes, a rompu l'accord entre la loi ancienne et la loi nouvelle, dépouillé ses temples d'imposantes solennités, tari pour ses artistes la source des plus nobles inspirations. La grande musique protestante, c'est la guerre religieuse allumée pour des siècles au sein de l'Europe, la division de la chrétienté autrefois unie comme une famille sous le sceptre des Papes, la ruine des sanctuaires sacrés de la vertu et de la science. Le Catholicisme, au contraire, pendant qu'il rétablissait partout l'ordre social renversé par le Paganisme, faisait naître la sublime épopée des Croisades, créait l'unité des nations modernes, allumait à son divin flambeau le feu du génie dans la pensée de ses artistes et faisait vibrer leurs âmes comme des lyres célestes ; ce sont les splendeurs de notre culte qui ont inspiré à Allegri son touchant *Miserere*, à Mozart ses messes toujours nouvelles, à Rossini son *Stabat* si sublime de douleur.

De même que la musique de chaque croyance est

marquée d'un cachet spécial, de même chaque nation a une musique qui lui est tout-à-fait propre. Il semble que dans ces chants et ces hymnes, on sente frémir l'âme de tout un peuple. On croit entendre tour à tour les grandes voix du passé, les refrains brûlants du patriotisme, les fiers accents de la liberté, les acclamations cent fois répétées de la victoire. On reconnaît là toutes les familles de la race humaine ; elles s'y peignent si bien avec leurs sentiments et leurs goûts, leurs amours et leurs haines, leurs luttes et leurs souffrances, leurs triomphes et leurs revers. La musique de l'Italie est mélodieuse comme les vagues qui viennent caresser ses rivages, celle de la France gaie comme son soleil radieux, celle de l'Allemagne mélancolique comme son ciel couvert de nuages, celle de l'Irlande gémissante comme la voix d'une nation captive, comme les accents plaintifs de sa harpe enchaînée.

La musique est encore à naître dans ce pays. Le peuple a bien ses airs nationaux, mais aucun morceau d'éclat, aucun chef-d'œuvre n'a encore été produit. Le niveau de la science musicale est loin d'avoir atteint ici le degré de celle des nations européennes ; aussi il arrive souvent que les compagnies qui viennent exécuter sur nos théâtres les compositions des grands maîtres peuvent à peine rembourser leurs frais : c'est ainsi que Thomas, un des virtuoses les plus renommés du jour, s'est vu obligé de suspendre les magnifiques concerts qu'il donnait dans le palais de l'exposition centenaire. Le peuple américain a déjà fait d'immenses progrès dans l'ordre de la civilisation, mais les beaux-arts n'ont pu recevoir toute l'attention et l'encouragement qu'ils méritent. Il est à espérer que bientôt la musique, la peinture et la sculpture s'uniront pour que rien ne manque plus à la gloire d'un peuple dont le rapide développement sera un des spectacles les plus étonnants de l'histoire.

M. J. M.

EXCURSION A LA TRAPPE.

(Suite.)

Après notre course à travers champs, nous commençâmes l'inspection des ateliers. Le relieur eut notre première visite : il nous salua, à notre entrée, par une légère inclination de tête, mais n'interrompit pas son travail. J'allais lui adresser quelques paroles, lorsque mon cicerone me rappela que la règle du monastère défend expressément aux Trappistes de parler. Le bon frère me regarda en souriant, comme pour excuser son silence, puis il leva les

yeux vers le Crucifix qui ornait l'appartement ; ce regard avait une touchante et sublime éloquence. Il contient tout le secret de l'héroïque résignation de ces hommes et nous aide à comprendre un sacrifice dont notre lâche sensualité s'épouvante.

Nous visitâmes ainsi successivement le tailleur, le cordonnier, le sellier, le tonnelier, le menuisier et le maréchal-ferrant, un frère taillé en Hercule, qui faisait trembler le sol chaque fois que son lourd marteau retombait sur l'enclume.

Nous pénétrâmes ensuite dans une salle spacieuse où plus de cinquante enfants reçoivent journellement l'instruction gratuite. Qui pourrait évaluer le bien immense produit, depuis tant d'années qu'elle existe, par cette institution qui rappelle les écoles monastiques du moyen-âge ? Ce n'est pas seulement une œuvre d'enseignement, de culture intellectuelle et morale, c'est encore une œuvre de charité : la plupart de ces enfants sont nourris à l'Abbaye et lorsque, le soir, ils retournent dans leurs pauvres chaumières, Dieu a pourvu à tous leurs besoins : ils ont reçu à la fois le pain de l'intelligence et celui de la vie corporelle. D'ailleurs les parents eux-mêmes peuvent en tout temps se présenter au monastère qui leur ouvre toujours ses portes. La Trappe est donc une véritable providence pour les habitants de ce pays déshérité.

De l'école nous nous rendîmes à l'imprimerie, installée dans un vaste appartement et montée sur un pied très-respectable. Elle chômait ce jour-là, mais l'atelier voisin était en pleine activité. Plusieurs religieux s'y occupaient à couler des caractères typographiques ; cette fabrication est très-curieuse, on y travaillait avec beaucoup d'ardeur, car il ne s'agissait de rien moins que de remonter entièrement l'imprimerie en caractères neufs.

Nous passâmes ensuite en revue la pharmacie, l'atelier de préparation des couleurs et enfin le laboratoire de chimie.

Toutes ces industries si variées ont chacune leur emplacement spécial, parfaitement approprié et aménagé, pourvu d'un outillage complet ; elles sont dirigées chacune par un homme du métier et entretenues avec ce soin méticuleux qui ne se rencontre que dans les monastères.

L'ensemble des ateliers de la Trappe figure une sorte d'exposition permanente où sont groupés tous les arts indispensables à l'entretien de la vie. Cette visite offre donc le plus vif intérêt. Soumis aux lois saintes de l'obéissance, chaque religieux consacre au service de la Communauté son art particulier, son talent spécial, et de la convergence de toutes ces aptitudes privées résulte un bien-être dont tous jouissent dans une proportion égale. La sentence divine qui condamne l'homme au travail, et qui pèse si lourdement sur l'humanité prévaricatrice, n'existe aucun murmure dans la pieuse enceinte de la Trappe. Le labeur quotidien de ces bons religieux, quoique rude et pénible de sa nature, ne leur est nullement à charge. Ils ont pour soutenir leur courage un stimulant plus noble que l'amour du lucre, qui seul soutient les forces défaillantes de l'ouvrier sans foi. Leurs fatigues, sanctifiées par l'intention, sont un hommage libre d'obéissance, un holocauste perpétuel d'expiation

volontaire qu'ils offrent à Dieu. C'est le travail chrétien dans sa signification la plus haute et dans son expression la plus parfaite.

(A continuer.)

GALERIE NATIONALE.

MONSIEUR DE LAVAL.

Il s'en vint commander les combats du Brigneur
Dans les vastes forêts où domine la France.

D. CHAMBERLAIN.

Le 7 Juin 1659 fut un grand jour pour le Canada. Sur le rivage que surplombe la fière citadelle de Québec, régnait une animation inusitée ; une affluence joyeuse, attirée par un événement extraordinaire, couvrait de ses flots pressés toute cette partie de la cité de Champlain que baignent les eaux du grand fleuve. Au milieu de cette foule bariolée de mille couleurs diverses, on distinguait des gentilshommes couverts de brillantes armures, des soldats dont les armes étincelaient aux feux du jour, et de distance en distance, mêlés parmi les groupes des colons, apparaissaient des chefs Indiens en costume de guerre dont les longs plumets ondulaient au gré de la brise. Un navire pavoisé de guirlandes multicolores, était mouillé au large. A son mât d'artimon flottait l'étendard fleurdelisé, les voiles étaient soigneusement enroulées sur les vergues, et le superbe bâtiment se balançait sur ses ancres avec l'orgueilleuse prestance d'un coursier arrivé vainqueur au terme de la carrière. Bientôt une chaloupe se détacha des flancs du navire et, dirigée par une main habile, elle vint rapidement s'échouer sur le sable du rivage. Un immense cri d'enthousiasme, expression puissante de l'allégresse de tout un peuple, s'éleva alors, répercuté au loin par les échos du fleuve. La Nouvelle-France venait de recevoir son premier Evêque. Sa Grandeur Mgr. de Laval mettait le pied sur le sol canadien.

Le Gouverneur d'Argenson, entouré de ses officiers et de la garnison toute entière, accueillit avec les plus grandes démonstrations de respect le vaillant athlète dont la parole, douce comme une voix du ciel, mais puissante comme un glaive, devait l'aider dans la conquête de l'infidèle. Subjugué par l'éclat de cette majesté seraine, le Huron ne put détacher son regard de l'homme de Dieu ; le clergé, décimé par les souffrances et par le tomahawk du féroce Iroquois, tomba à genoux en versant des larmes de joie ; une douce consolation inondait le cœur de ces prêtres, lorsque leur front incliné reçut la bénédiction du Prince de l'Eglise. Le peuple tout entier, témoin de cette grande scène, acclamait avec enthousiasme le Pasteur que Dieu envoyait au Canada. Une ère nouvelle s'ouvrait pour notre patrie naissante, l'avenir de la colonie, jusque là si sombre, s'éclairait des rayons enchanteurs de l'espérance.

François de Laval, issu de l'illustre maison de Laval-Montmorency, naquit dans le diocèse de Chartres le 30 Avril 1623. Après avoir reçu une éducation distinguée au Collège Laflèche, dirigé par les RR. PP. Jésuites, il reconnut que Dieu l'appelait à lui. Prêtre

à 25 ans, ses éminentes qualités, ses vertus, son zèle ardent attirèrent sur lui l'attention des Supérieurs ecclésiastiques et bientôt il fut jugé digne de l'épiscopat. Il venait de recevoir la consécration épiscopale lorsqu'il s'embarqua, en qualité de Vicaire Apostolique, pour l'Amérique septentrionale.

A peine installé dans l'immense diocèse que l'Eglise confiait à son zèle, il se mit à l'œuvre et commença la visite de ses ouailles. Dans cette longue et périlleuse pérégrination, tous ses pas furent marqués par des bienfaits, il sut, par ses exhortations paternelles, relever le courage des colons et s'attirer la vénération des Indiens. Il s'arrêtait à chaque bourgade, régénérant des familles entières dans le Baptême, fortifiant les jeunes néophytes par la Confirmation, partout bénissant avec la tendresse d'un père les tribus qui se prosternaient sur son passage.

Pourtant le saint Evêque ne tarda pas à remarquer que son ardeur serait insuffisante sans le secours de ministres nombreux et dévoués. L'Eglise du Canada ne comptait alors que quelques prêtres, et la France était bien loin ! Confiant dans l'appui de la Providence, Mgr. de Laval n'hésita pas à jeter les fondements d'un Séminaire qui, en peu d'années, devint une pépinière d'où sortit une légion d'apôtres. Bientôt aussi, grâce à l'activité infatigable de son Evêque, la capitale du Canada vit s'élever dans ses murs une cathédrale aux belles proportions. La petite chrétienté jetée sur ces plages lointaines par le souffle de la miséricorde divine, grandissait sous la sage administration de son Pasteur, mais l'esprit du mal ne devait pas la laisser s'épanouir en paix. Malgré les efforts de l'illustre Prélat, l'odieux trafic de l'eau-de-feu, se pratiquait dans le silence des bois et constituait un des plus grands obstacles à la conversion des peuplades sauvages. Chaque jour leurs wigwams et leurs forêts étaient souillés par les crimes les plus épouvantables perpétrés au milieu des vapeurs de l'ivresse. Ils venaient même étaler le hideux spectacle de leurs désordres jusque sous les yeux des habitants de Québec. L'autorité civile, méconnaissant son devoir, semblait ouvertement encourager ces excès ; le mal prenait des proportions alarmantes. Responsable devant Dieu du troupeau réuni sous sa houlette, le zélé Pasteur éleva la voix avec une grande et sainte énergie ; puis après avoir épuisé tous les moyens que lui suggérait la charité la plus miséricordieuse, il se vit contraint de lancer l'excommunication contre les principaux coupables. Déterminé ensuite à étouffer la contagion jusque dans sa source, il n'hésita pas à traverser l'Océan et à porter sa cause au tribunal de Louis XIV. Le grand roi lui rendit justice et Mgr. de Laval put, à son retour, reprendre avec une nouvelle ardeur cette lutte où les intérêts les plus vitaux de la colonie se trouvaient engagés. La cause de la civilisation chrétienne triompha, mais que d'obstacles le saint Evêque eut encore à vaincre ! En butte à une opposition systématique, sa vie tout entière ne fut qu'un long et opiniâtre combat contre le mal. La postérité a, d'une voix unanime, proclamé les vertus éminentes de ce Prélat illustre, qui ouvrit la route glorieuse suivie jusqu'à nos jours par l'Episcopat canadien. Les historiens nationaux ont redit avec une patriotique admiration, sa foi vive, sa piété solide, son amour

de la mortification et l'inébranlable fermeté de son caractère.

Le nom de Mgr. de Laval est, sans contredit, l'un des plus illustres que présente l'histoire du Canada ; il est, pour ainsi dire, attaché à chaque pierre de l'édifice de notre nationalité. Le saint Prélat mourut au Séminaire de Québec le 6 Mai 1708 ; ses restes mortels ont été découverts le 19 septembre 1877 dans les caveaux de la Basilique Notre-Dame, où ils reposaient depuis 170 ans. Le Séminaire de Québec vient d'obtenir des autorités ecclésiastiques et civiles, l'inestimable faveur de posséder cette précieuse relique.

INFORMATIONS DIVERSES.

Une mission difficile, ingrate, pénible nous échoit aujourd'hui. La *Voix de l'Ecolier* se voit forcée, pour un moment, de changer son timbre normal en un ton rude et sévère qui ne sied nullement à sa nature placide et à ses antécédents pacifiques.

Elle va fulminer une menace !!!

Oui, le paisible interprète de la jeunesse studieuse, l'humble et craintif soprano se trouve dans l'obligation de renfler sa voix jusqu'au diapason comminatoire de la basse-taille en courroux !

Cette transformation soudaine, impérieusement exigée par les circonstances, impose à la *Voix de l'Ecolier* un effort énergique, prodigieux, désespéré ; mais, son organisme si délicat dût-il en souffrir, ses cordes vocales si frêles dussent-elles se rompre, elle parlera !..... Tant pis pour ceux que ses foudres atteindront !...

Parmi la phalange brillante et compacte de nos lecteurs, il est une classe d'abonnés—peu nombreuse, il est vrai,—qui n'a pas pour notre Journal les égards et les soins que son jeune âge réclame. La *Voix de l'Ecolier*, portée sur les ailes rapides de la vapeur ou traînée par les fringants coursiers de la "malle royale," vient, depuis quinze mois, moduler sa chanson bi-mensuelle dans le silence de leur bureau ou au milieu de la joyeuse animation de leurs veillées de famille et, après l'avoir écoutée avec un bienveillant intérêt, ils ne songent nullement aux privations et aux souffrances que sa complainte discrète n'ose leur dévoiler.

En lançant au milieu du monde les notes tremblantes de son premier cri, la *Voix de l'Ecolier*, malgré sa candeur enfantine, malgré ses naïves illusions, savait que sa route ne devait pas toujours être semée de fleurs. Elle s'était attendue à rencontrer des indifférents qui dédaigneraient l'obscurité de son nom et refuseraient de prêter l'oreille à ses accents inconnus. Et pourtant aujourd'hui que, grâce à l'appui généreux d'amis dévoués, la *Voix de l'Ecolier* a conquis une

petite place au soleil de la presse, elle préfère à une sympathie problématique ou tout au moins stérile, les procédés sommaires de ceux qui l'ont expulsée sans l'entendre.

En conséquence la *Voix de l'Écolier* cessera de se présenter au domicile des abonnés dont la volonté—excellente peut-être,—demeure opiniâtrement inefficace depuis quinze mois; toutefois, magnanime jusque dans sa colère, elle ne mettra cette mesure en vigueur qu'à dater du 1er Janvier prochain. Telle est la menace que notre petit Journal lance de sa plus grosse voix à l'adresse des retardataires impénitents. Personne ne l'accusera certes d'avoir manqué de longanimité.

Nous prions nos lecteurs de ne pas se méprendre sur la portée de cette mercuriale un peu vive peut-être; elle s'adresse EXCLUSIVEMENT à ceux qui, ayant reçu la *Voix de l'Écolier* depuis sa fondation, n'ont pas maui-festé à son égard le moindre signe de vie.

Nous avons reçu durant la dernière quinzaine, les deux premiers numéros de l'*Abeille*, jolie petite feuille hebdomadaire publiée par le Séminaire de Québec. La *Voix de l'Écolier* salue avec bonheur la réapparition de son aimable confrère. L'*Abeille* sera toujours la bienvenue au Collège Joliette et c'est pour nous un véritable plaisir de lui souhaiter succès et prospérité.

Nous accueillons bien volontiers la lettre ci-dessous qui nous a été communiquée hier.

Monsieur le Rédacteur,

Vous obligerez l'*Académie St. Etienne* en insérant dans les colonnes de la *Voix de l'Écolier* la résolution suivante qu'elle a prise, le 29 Novembre, dans sa cinquième séance régulière :

" Sur une motion proposée par M. le Président, l'*Académie St. Etienne décide*, à l'unanimité, qu'elle prendra deux abonnements à l'*Abeille* du Séminaire de Québec."

Par ordre

J. E. THÉRIAULT, Secrétaire.

Nous venons de recevoir, avec prière d'en donner avis, une lettre-circulaire émanée du comité des anciens élèves du Séminaire de St. Hyacinthe. Ces Messieurs se proposent de se réunir en assemblée générale et solennelle au local de leur *Alma Mater* à la veille des vacances prochaines. Nous faisons des vœux sincères pour la réalisation de cette grande et généreuse idée.

Suivant la pieuse coutume établie au Collège, le mois de Novembre a été célébré par des exercices quotidiens. Chaque jour de ce mois, la Communauté s'est réunie au pied des autels. Les Lundi, Mercredi et Vendredi, on a parcouru les stations de la voie douloureuse et les autres jours une lecture ou une instruction est venue exciter en faveur des âmes souffrantes la commi-sération de l'assistance. Il fait bon, à cette heure calme du soir, de reporter nos pensées vers ce lieu d'ex-pliation, où la prière retombe comme une rosée rafraî-chissante. On ne peut rester insensible aux tintements lugubres de cette cloche qui semble jeter aux échos de la nuit ces accents plaintifs : "*Crucior in hac flamma!*"

Puisse Dieu, dans sa miséricorde avoir exaucé nos vœux et nos supplications !

Nos musiciens ont accueilli avec empressement, le 22 Novembre, la fête de leur glorieuse patronne, Sainte Cécile. Un concert, une joyeuse réunion de famille, le tout couronné par un gentil banquet, tel a été le programme de la réjouissance. La fanfare lança les premières notes brillantes, les chants succédèrent et les rires et les jeux se sont partagés la dernière partie du jour. Au milieu de la séance, Mr. Joseph Thériault, membre du corps de musique, redit en quelques mots élégants et bien sentis la douceur et les charmes de l'harmonie et, bien souvent, de chaleureux applaudissements couvrirent sa voix. Les musiciens de 1877 ont voulu marcher sur les traces de leurs devanciers, aussi laissent-ils un bon exemple à suivre à leurs suc-cesseurs.

L'*Académie St. Etienne* vient de voir avec regret s'éloigner celui qui, depuis de longs mois, la dirigeait avec beaucoup de zèle. Mr. M. Olivier, retenu dans sa famille par la maladie, s'est vu dans l'obligation de se démettre de sa charge de Président.

L'élection qui a eu lieu à l'effet de pourvoir à son remplacement a donné le résultat suivant : Mr. S. Syl-vestre, Président, Mr. A. Aubin, Vice-Président.

LISTES DE SEMAINE.

COURS LATIN.

| | Liste du 18 Novembre. | Liste du 25 Novembre. |
|---------------------|---------------------------------|--|
| Rhetorique..... | M. Teller, St. Mélanie | P. Desmarais, Joliette |
| Belles-Lettres..... | J. Landry, St. Ambroise | J. Landry, St. Ambroise |
| Méthode..... | J. Dumontier, St. Barthélemy | E. Perrault, Joliette et L. Dugas, St. Laz. |
| Éléments..... | W. Mercier, Joliette | W. Mercier, Joliette |

COURS COMMERCIAL.

| | Liste du 18 Novembre. | Liste du 25 Novembre. |
|------------------------------------|--|--|
| 1 ^{re} année Clas. d'aff. | F. X. Brûlé, St. Didace et G. Laurier, Joliette | F. X. Brûlé, St. Didace |
| 3 ^e " { Franç.... | E. Guibeau, St. Norbert | E. Guibeau, St. Norbert |
| { Ang..... | A. Provost, Joliette et O. Lavallée, Borthier | A. Hoyer, St. Antoine et A. Provost, Joliette |
| 2 ^e " { Franç.... | H. Boulet, Joliette et A. Vignault, St. Ambroise | H. Boulet, Joliette |
| { Ang..... | H. Boulet, Joliette | H. Boulet, " |
| 1 ^{re} " | E. Champagne, Borthier. | E. Champagne, Borthier. |

Les Messieurs dont les noms suivent, nous ont fait parve-nir le montant de leur abonnement à la *Voix de l'Écolier* :

Les RR. MM. J. T. G. G. G., Directeur du Collège de l'Assomption; T. Roy, Directeur du Collège St. Vital, Bourbonnais Grov. III; P. Bonduin, Curé, Bourbonnais Grov. III; F. X. Birtz, Curé, St. Alphonse; P. Sylvestre, Recl. Collège Joliette. J. M. Bayeur, Eccl; N. P. St. Paulin; MM. A. Pouchot, Montréal et N. Sylvestre, Ho Dupas.—Darius Vo. Ed. Scallon, Joliette.

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

(Suite.)

Bien souvent dans le cours de nos études classiques, on nous a parlé de la "majesté du peuple romain," auquel Virgile a promis un *empire sans fin*. Je l'ai vue cette majesté : elle est au Vatican. Le 23 mai, nous y étions, dans la salle du Consistoire, au nombre de plus de 500. Grâce à l'extrême obligeance de Mgr. Macchi, le Maître de la Chambre, j'avais obtenu une des places réservées, à deux pas du trône pontifical, et j'eus l'honneur, après l'audience publique, d'assister à la conversation privée de Sa Sainteté. Plusieurs fois, à dater de ce jour, il m'a été donné de goûter les mêmes joies. Oui, je dis bien, les joies. Je vais essayer de les analyser.

Les enseignements de la foi, l'amour de l'Église, l'étude de l'histoire, le respect naturel qu'éprouve non-seulement tout chrétien, mais encore toute âme bien née, devant la plus haute et la plus ancienne autorité qui existe dans le monde, m'avaient imposé, comme à nous tous, une vénération naturelle et profonde pour le siège de Pierre. A distance, la Papauté nous inspire une fidélité concrète, mais elle est en quelque sorte objective, en ce sens que la personne du Pontife se confond dans notre âme avec l'institution même du suprême Pontificat, et c'est aussi pour ce motif que le *rationaliste obsequium* n'est nullement effusqué par certaines expressions même surabondantes de respect et d'attachement. La Papauté est une monarchie pontificale ; elle est aussi une suprême paternité spirituelle ; le Pape est le Saint-Père, et les fidèles sont ses enfants, ses "petits enfants", *figlioli*, comme on dit en Italien. Y a-t-il pour un père des témoignages exagérés de dévouement, quand ils sont exprimés par des enfants affectueux ? Depuis que j'ai approché Pie IX, j'éprouve un sentiment nouveau, celui d'une affection que j'appellerai personnelle, parce qu'elle s'adresse en même temps à la personne du successeur actuel de Pierre.

Dès que l'illustre Pontife, porté sur un fauteuil à brancards, eut fait son entrée dans la salle, j'ai été frappé par l'exquise noblesse de son attitude et la souveraine dignité de sa personne. Il a vraiment l'air d'un Roi. Son regard perçant a quelque chose d'aquilin, et si l'éclat extraordinaire n'en était tempéré par la bonté et par la bienveillance, il aurait un caractère acrotateur embarrassant pour le spectateur, impassible dans son respect. Son geste plein de grâce et sa parole séduisante attirent tous les cœurs qu'intimident d'abord le scintillement de ses yeux et ses grandes manières. Si même le comte Mastai n'était pas devenu Pape, il aurait été un grand orateur, à la parole abondante et sonore, au geste élégant et varié, à la mémoire fidèle, au langage correct et imagé. Jamais sa phrase, pleine d'à

propos, n'est embarrassée par la recherche du mot ou de la pensée, ni affaiblie par la tentation de la déclamation. Et, quand il se lève pour prononcer sa péroraison terminée par la bénédiction apostolique, l'émotion vraie qui anime ce bon, intelligent et spirituel vieillard communique à son discours un accent d'une entraînant éloquence. L'émotion jaillit de son cœur et gagne bientôt l'auditoire tout entier. Quand on vous dira qu'on a pleuré à l'audience du Pape, croyez-le facilement, ce n'est pas une banale flagornerie inspirée par un zèle de dévot. Je vous affirme que j'ai vu la sincérité de ces larmes, que j'en ai admiré la pureté et que j'en ai senti la puissance.

Dans la conversation privée, cette imposante majesté ne disparaît pas ; seulement, elle s'abaisse vers l'interlocuteur, avec une douceur souriante qui le met immédiatement à l'aise. Une causticité de bon aloi, ce que les Anglais appellent *humour*, règne alors dans sa pensée et dans son langage. Un prélat anglais me disait : le Pape est le plus anglais des Italiens. Il a des mots charmants, appuyés par un jeu de physionomie dont la vivacité expressive ne détruit jamais l'inaltérable bonté : en vérité, le Pape est une des personnalités les plus attractives qu'on puisse imaginer. Il est impossible de sortir du Vatican sans aimer Pie IX.

Jugez de l'effet que le discours d'un tel homme, d'un tel Pape produit sur nous. *Quid est Papa ?* s'écria-t-il ; et avant qu'il n'eût répondu à sa propre question, nous avions déjà le sentiment vivant de sa réponse. *Quid est Papa ?* mais il suffisait d'ouvrir les yeux pour le comprendre. Laissez-moi le dire en un langage vulgaire, mais énergique : à Rome, la réponse à cette question, *qu'est-ce que le Pape*, crève les yeux. De la prison Mamertine, d'où Saint-Pierre et Saint-Paul partirent pour être martyrisés, l'un à *S. Paolo alle Tre Fontane*, l'autre à *S. Pietro in Montorio*, jusqu'à la crypte de la Basilique Vaticane, où reposent jusqu'au jugement dernier les restes mortels des princes des Apôtres, les rues, les monuments, les inscriptions, toutes les traditions encore vivantes crient au passant, à celui qui n'est ni sourd, ni aveugle, l'histoire surprenante de la Papauté, même si l'on veut envisager celle-ci à un point de vue purement politique, comme on dit dans le jargon de notre âge. Quelle est aujourd'hui l'institution humaine dont on puisse faire remonter l'origine au règne de Tibère ? On parle des religions de l'Inde et de la Chine, comme de centres plus antiques de dogme et de piété positifs. Mais pensez-vous que ces cultes momifiés résisteraient socialement et scientifiquement, je ne dis pas au gouvernement de MM. de Pretis et Mancini, mais aux assauts séculaires de l'esprit de secte, à la faux des révolutions modernes et à l'habileté cruelle des politiques de l'incroyance contemporaine ?

Il existe encore à Rome un culte, dont l'antiquité ne le cède à aucune autre manifestation positive du sentiment religieux, c'est le culte de la Synagogue. Depuis le jour où saint Pierre arriva au Transtévère jusqu'au temps actuel, les Juifs ont été tolérés à Rome sans interruption. Quand les Juifs étaient persécutés partout ailleurs en Europe, ils vivaient tranquillement dans le *Ghetto* au centre de Rome. Ils y sont encore, et leurs coreligionnaires sont ré-

pandus sur toute la surface du globe, où ils promènent le prodige historique de leur stérilité apostolique et de leur conservation archéologique, comme si la Providence avait voulu faire ressortir par ce contraste le miracle de la propagation incessante et de la pure conservation de l'Église, dont la Papauté est la clef de voûte. L'étude des monuments de Rome prouve à celui qui les contemple, même superficiellement, la grandeur matérielle et la puissance politique de l'empire des Césars. Mais qu'est-ce que l'étendue de ce colossal empire en comparaison de l'universalité de l'Église catholique, répandue sur toute la surface de la terre ? L'autorité d'un Tibère, d'un Claude, d'un Néron, les plus grandioses potentats qui aient épouvanté la société civile, ne semble-t-elle pas mesquine quand on la compare à l'autorité spirituelle et radieuse du Pontife romain de l'Église universelle ? Si vous voulez voir l'humanité, sur laquelle nous faisons tant d'abstractions dans notre sagesse relative ou dans notre science trop souvent hautaine, allez dans la Basilique de Saint-Pierre ou dans les vastes corridors du palais du Vatican. Caché dans une moulure du monument gigantesque de Bramante et de Michel-Ange ou assis sur une banquette dans la salle des Suisses, au Vatican, j'ai pris souvent plaisir, pendant de longues heures, simplement à voir passer la foule, que Châteaubriand n'aurait pas appelé ici un vaste désert d'hommes : on voit là défiler devant soi toutes les races de la terre, non-seulement les descendants des peuples autrefois soumis au sceptre des Césars ou tributaires de leur empire, mais encore les nations qui étaient inconnues aux savants de leur temps : les Anglais civilisés par le Pape saint Grégoire Ier, les Slaves rachetés de l'esclavage de la mort par Saint Adalbert, les Saxons qui étaient la terreur des contemporains de Tacite, les Gaulois qui pourvoaient Rome antique de gladiateurs et qui aujourd'hui fournissent à la Rome chrétienne des légions de missionnaires. On voit là des noirs transfigurés par la foi de Pierre, des Hindous, des Chinois, des Malais dans l'état où se trouvaient les Germains lorsqu'ils venaient de recevoir le baptême des mains de saint Boniface ; enfin des Peaux-Rouges arrivant d'un hémisphère découvert quatorze siècles après la mort de Plin et parlant un langage devant lequel Platon et Aristote seraient tombés à genoux. Le 3 Juin, l'Académie polyglotte du Collège de la Propagande a tenu une séance, dans laquelle des élèves venus de tous les coins de la terre ont rendu hommage au Pape en quarante-quatre langues différentes. Oh, dans quel pays, dans quelle assemblée, dans quelle ville, dans quelle académie, dans quel palais, dans quelle église, vous serait-il donné d'assister à pareil spectacle ? Qu'on ne me cite pas comme une objection les pèlerinages des Musulmans, des Bouddhistes et des Mongols. L'acte de ces pèlerins-là est un acte national, il n'a pas le caractère universel, humanitaire, de ces longs défilés de fidèles des deux sexes arrivant chez "le Pape de Rome" de toutes les contrées de notre planète et appartenant à toutes les races, à toutes les conditions sociales, à tous les âges. Oui la Papauté domine tout le cours de l'histoire depuis le règne de Tibère, et aujourd'hui son autorité morale, plus forte peut-être qu'à aucune autre époque, est la seule universelle. Dans un siècle de suffrage universel et de plébiscites,

l'autorité pontificale nous apparaît, au-dessus de tous les abus de la force triomphante et de l'hypocrisie démocratique, comme le pouvoir le plus populaire qui existe. Les empereurs, les rois, les gouvernements ont fait le vide autour de la chaire de Pierre et abandonné la place d'honneur que les siècles leur avaient assignée. Ce vide a été rempli par les flots populaires ; et des milliers et des milliers de fidèles, sans autre mission que leur foi ardente et sans autre mobile qu'un dévouement affectueux, ont occupé le poste privilégié des grands d'autrefois. Le serviteur des serviteurs de Dieu est assiégé par les gouvernements, mais il est entouré par tous les peuples de la terre, et la bouche d'un vieillard de 86 ans publie *Urbi et Orbi* la vérité avec une force et une constance, qui confondent les puissants de ce monde, mais consolent tous les faibles, tous les humbles et ces masses profondes d'hommes fidèles qui ont une foi invincible dans le triomphe de la justice. Aux Allemands désarmés, il a prêté le secours de sa voix éclatante et il a donné des consolations qu'aucune puissance actuelle n'aurait le courage de proférer. Aux Polonais déshérités de leur nationalité glorieuse, il a adressé des conseils de modération et il a parlé d'espérances, que tout le monde officiel raille ou nie. Aux Anglais, il a tenu un langage où perçait à la fois l'esprit de St. Grégoire-le-Grand et un éloge délicat de la sagesse civile actuelle de ces Vénitiens du XIXe siècle.

(A Continuer.)

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

DIRIGÉ PAR

Les Clercs de Saint Viateur.

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE.

CONDITIONS :

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension 100.00

Lit, lavage, raccommodage..... 18.00

Usage d'un pupitre..... 1.00

Leçons et usage du piano..... 20.00

COLLECTIONS COMPLETES

DE LA "VOIX DE L'ÉCOLIER,"

ANNÉE 1876-1877

En vente au Bureau de ce Journal

AU PRIX DE 1 PIASTRE.

Numéros séparés : 5 centins.